

Die Aufklärung et la **Franc-Maçonnerie allemande**

Michel Warnery

« Les Lumières c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières ».

Emmanuel Kant

Ce qui illumine ce texte de Kant est le mot « Liberté » que reprendra cent ans plus tard Henri Bergson à la fin de sa vie et de son œuvre : « *Le seul mot qui m'excite encore est le mot Liberté* ». Liberté individuelle, mais aussi responsabilité dans le sens que lui donnait Hans Jonas. Que ce soit les Lumières, l'*Enlightenment* ou l'*Aufklärung*, se manifestait en Europe au début du XVIII^e siècle la poussée d'un esprit humaniste nouveau où Nicolas Berdiaev voyait le premier principe qui n'est pas l'être, mais la liberté. Sa pensée reste l'un des sommets de l'existentialisme chrétien résumé par cette courte phrase : « *L'Homme n'est rien sans Dieu, mais Dieu n'est rien sans l'Homme* », apophtegme repris à la même époque par Soeren Kierkegaard. Dans ce mouvement culturel qui avait vu pendant plusieurs siècles la prééminence des Eglises, l'homme devenait responsable de lui-même et de ses actes, sans craindre les bûchers de l'Inquisition. Dans ce fantastique élan, à la fois culturel et existentiel, se créait l'Institution maçonnique, d'inspiration médiévale certes,

mais résolument tournée vers l'avenir, mais s'inspirant du *Gnôthi seauton* socratique.

Bernard Feillet, prêtre catholique libéral s'il en est, que le G.R.A a eu l'honneur de recevoir à Lausanne et à Genève, précisait sa pensée par cette interprétation de la Révélation : « *Notre histoire d'hommes est une entreprise non pas pour révéler Dieu au monde, mais pour révéler l'homme à lui-même.* »

Etat des lieux

En France, ce dimanche 1^{er} septembre 1715, le roi Louis XIV des Français vient de s'éteindre au château de Versailles. Malgré l'allusion solaire de son titre, le Roi-Soleil ne fut pas celui des « Lumières ». 72 ans de règne sans partage ni états d'âme, et cela en dépit des conseils avisés d'un confesseur jésuite modérateur lors de la révocation de l'édit de Nantes, le père de la Chaise, ou s'inspirant aussi, hélas, des conseils du père Le Tellier - un autre confesseur jésuite - lors de la répression des jansénistes en 1708. Monarchie totalitaire ouvrant la voie, 76 ans plus tard, à une République naissante à travers une révolution sanglante, les dix années du premier Empire et les dix-sept autres du second.

Outre-Manche, le 24 juin 1717, Anthony Sayer est élu premier Grand Maître de la « *Premier Grand Lodge of England* », l'institution philosophique et initiatique destinée à devenir la plus importante du siècle grâce à l'influence de ses futurs membres dans l'Europe à venir. En 1723 étaient publiées les Constitutions d'Anderson, rédigées en grande partie par Jean Théophile Desaguliers, fils d'émigrés huguenots français, ministre de l'Eglise d'Angleterre et scientifique, parrainé à la *Royal Society*, le 29 juillet 1714, par Isaac Newton.

Emergence de l'Esprit des Lumières en Allemagne

Au début de ce XVIII^e siècle, l'ensemble des territoires de langue allemande, où ne tarderont à briller les philosophes des siècles suivants, n'est que le corps vieillissant du Saint Empire romain germanique dont l'origine remonte au X^e siècle. Ce n'est alors qu'un patchwork d'Etats réunis sous l'égide d'un empereur élu par les

princes : la *Kleinstaaterei*, terme évoquant la mosaïque de principautés germanophones, essaimage disparate de petits Etats qui fut longtemps la raison principale empêchant la réalisation de la future unité allemande.

En 1701, date de la création de l'Etat prussien, deux royaumes distincts constituent les pôles d'influence majeurs de cette Allemagne à venir : le prince-électeur de Brandebourg qui se couronnera lui-même Roi de Prusse, sous le titre de Frédéric-Guillaume 1^{er} d'une part, et la dynastie des Habsbourg, de l'autre. Son dauphin, Frédéric II, « *der Große* », est un stratège militaire de génie, humaniste et... Franc-maçon, entouré à *Sans-souci* de la fine fleur intellectuelle européenne, notamment française. Déjà, en 1700 sous Frédéric-Guillaume 1^{er}, Berlin avait eu vocation à promouvoir l'*Aufklärung* et à fonder l'Académie des Sciences de Prusse en plus de celle de Paris et de la *Royal Society* londonienne, accueillant ainsi, à l'initiative de Leibnitz qui en devint le président à vie, la troisième Académie des sciences en Europe.

A cette époque, Karl Wilhelm Ferdinand von Brunswick, le neveu de Frédéric II, est le Grand Maître de la Stricte Observance Templière fondée en 1753 par le baron Von Hund, une des deux branches de l'Ordre maçonnique allemand, la seconde représentée par les « Illuminés de Bavière » (cf. infra). Les traits marquants de la cour, ainsi que ceux des intellectuels y séjournant, sont la tolérance et l'ouverture d'esprit. Le roi, large d'esprit certes, est aussi fin politique ; excommunié à deux titres comme Réformé luthérien, mais aussi comme Franc-maçon par la bulle pontificale de Clément XII *In eminenti apostolatus specula* le 28 avril 1738, il sera le seul souverain européen avec la tsarine Catherine II à accueillir les Jésuites après la dissolution de la Compagnie en 1773 par le bref apostolique *Dominus ad Redemptor*. Peut-on imaginer plus grand paradoxe que celui d'un roi de Prusse réformé et Franc-Maçon de surcroît, recevant à sa cour, sans esprit de revanche, ceux qui furent les instigateurs de la Contre-Réforme à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, ou peut-être davantage imaginer une forme de solidarité et de compassion à l'égard des « infortunées victimes » qui avaient tant contribué, sous Ignace de Loyola, à restituer à Rome son éclat et sa puissance ? Mieux encore

sans doute, comprendre qu'abriter les Jésuites dans son royaume lui permettait de limiter la fuite vers l'Autriche de l'élite intellectuelle prussienne catholique restée fidèle à Rome.

L'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud

Dans cette ébauche de création de cet « *erstes Reich* », qui ne verra le jour qu'en 1870, se dessinent déjà à l'époque deux parties : l'une réformée au nord, la seconde catholique romaine au sud. Dans la partie septentrionale, l'esprit est celui des Lumières, des philosophes, de la pensée libre... et de la Franc-Maçonnerie. Plus au sud, l'influence cléricale veille au respect d'un dogmatisme intransigeant sur lequel s'est construit en grande partie le pouvoir de l'Eglise.

Mais dans cette Allemagne des Lumières, depuis la publication des 95 thèses de Wittemberg, l'esprit de la Réforme s'est libéralisé. Nous sommes loin de la radicalité, du despotisme religieux de Martin Luther condamnant entre autres les Juifs qui refusaient l'apostasie. C'est donc au nord de cette Allemagne d'aujourd'hui, c'est-à-dire le Brandebourg, la Poméranie, la Saxe-Anhalt, la Basse Saxe, que l'esprit des Lumières germera. Quels en sont les instigateurs ? Gottfried Wilhelm Leibnitz (1646-1716), Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781), Moses Mendelssohn (1729-1786), Friedrich Heinrich Jacobi (1743-1819), Wolfgang von Goethe (1749-1832), Johan Gottlieb Fichte (1762-1814), Christoph Martin Wieland (1733-1813) parmi les plus importants, mais aussi Adam Weishaupt (1748-1830), « l'Illuminé de Bavière ».

A noter que c'est dans la seconde partie de ce siècle qu'apparut le mouvement « *Sturm und Drang* » (Tempête & Passion) qui fut une réaction au conservatisme littéraire ambiant et sans doute aussi une sorte d'opposition au rationalisme né des Lumières.

Adam Weishaupt

Professeur de droit à Ingolstadt en Bavière, il crée l'Ordre des Illuminés qui, dès le début, se distinguera des courants « illuministes » et théosophiques comme ceux de Martinez de Pasquali ou de Louis-Claude de Saint Martin.

Nous sommes en Bavière catholique, aux antipodes de Berlin, luthérienne. Les Jésuites, dont il a été l'élève, et qu'il redoute, lui apportent cependant le sens de la discipline, mais aussi celui de la dissimulation. Rebuté par un cléricisme outrancier, il est admirateur des philosophes français. Ce juriste est organisé. *« Il structure son institution selon la méthode de ses maîtres pour mieux combattre l'obscurantisme ; enrôler les adeptes en les alléchant par la promesse d'initiations successives à de nombreux grades supérieurs ; faire de chaque initiation l'étape d'une démystification où l'adepte sera amené à rejeter toujours les croyances reli-gieuses, les préjugés sociaux et les timidités politiques devant la perspective de la grande trans-formation humaine à laquelle il devait travailler ».*¹



Adam Weishaupt.
geb. d. 6. Febr. 1748.

En 1780, le petit groupe est rejoint par Adolf von Knigge, écrivain hanovrien, traducteur de J.J. Rousseau, qui lui donnera un essor considérable. Von Knigge est Franc-maçon. Bientôt, sous son instigation, l'ordre des « Illuminés de Bavière » comptera plusieurs milliers de membres et infiltrera certaines loges maçonniques, notamment en Autriche.

Le projet de Weishaupt est une démythification destinée à rejeter à la fois les croyances religieuses, considérées comme des superstitions, ainsi que les préjugés sociaux, ceci dans l'espoir de réaliser une grande

¹ Cf. « Les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande » 1913 – René Le Forestier. Editeur : Proelium Veritatis.

transformation humaine. Mais Weishaupt et von Knigge ne tarderont pas à s'affronter sur des questions de doctrine. Par ailleurs, l'affaire prendra vite un caractère politique éveillant la suspicion de Frédéric-Guillaume de Prusse voyant dans les « Illuminés de Bavière » des partisans de l'hégémonie autrichienne et de Joseph II qui leur est favorable.

L'électeur de Bavière, Charles Théodore, suivra les conseils de son confesseur, un père Jésuite (qui s'en étonnerait ?), et déclenchera des répressions policières à leur rencontre. Ces révolutionnaires illuministes, promoteurs d'idées nouvelles, déplaisent à une aristocratie crispée sur ses privilèges, laquelle influe sur l'Electeur afin qu'il décide d'interdire par décret du 22 juin 1784, toutes les sociétés secrètes de Bavière, et de faire la chasse aux Illuminés. Ailleurs, à Vienne, Salzbourg, Weimar, ils ne seront pas inquiétés ; l'éditeur de Lessing tentera même de ranimer et d'étendre leur influence. Cependant, l'aspect intellectuel du travail qui s'y déroule ne doit pas être passé sous silence. Les loges comportent plusieurs grades où l'activité individuelle et collective est intense. L'étude des œuvres de Lessing, de Rousseau est au programme des premiers grades ; les plus hauts grades s'intéressent aux œuvres d'Helvétius.²

Rappelons que nous sommes à la fin du XVII^e siècle ; la Révolution française se profile à l'horizon de l'Histoire. Toutefois, ce radicalisme ne touchera pas la Franc-Maçonnerie du nord de l'Allemagne, issue des Lumières. Quelques personnalités de l'époque semblent s'être intéressées aux Illuminés de Bavière, dont Goethe (cf. infra) davantage, sans doute, par curiosité intellectuelle que par engagement personnel. En revanche, d'autres membres de l'Ordre, dont le Suisse Johann Heinrich Pestalozzi, en tireront une leçon d'humanisme mis en pratique au quotidien³.

Retenons, au passage, le rôle des Francs-Maçons français dans l'éclosion de la Révolution de 1789, quelques décennies plus tard,

² Encyclopedia Universalis – tome 19, p 923

³ Johann Heinrich Pestalozzi 1746-1827 était un pédagogue éducateur et penseur suisse, pionnier de la pédagogie moderne. Il est connu pour avoir cherché à appliquer les principes de l'Emile de Rousseau. Pestalozzi influença le philosophe Fichte, qui voulut intégrer la pédagogie à la philosophie transcendante de la liberté.

souvent passé sous silence. Bien qu'il ne s'agisse plus de l'Allemagne, souvenons-nous que l'abolition des privilèges, en France, dans la nuit du 4 août 1789, fut l'œuvre de deux nobles, Francs-Maçons de surcroît.⁴



Moïse Mendelssohn & Gotthold Ephraïm Lessing

Mendelssohn est berlinois et juif. Ami de Lessing, il appartient à cette frange du judaïsme libéral naissant, communauté qui deviendra parfaitement assimilée à l'ensemble des populations allemandes du nord, notamment en Prusse et à Berlin.

C'est en effet une époque de judéophobie très forte où fut posée la « question juive » à laquelle les Etats de l'Allemagne du nord répondirent qu'il était possible aux juifs immigrés de s'intégrer à l'Europe occidentale chrétienne. Ainsi, la première loge où des juifs purent s'affilier : « *Zum flammenden Stern* », était à l'Orient de Hambourg et avait été consacrée en 1783. La seconde, la loge « *Ferdinand zum Felsen* » fut fondée en 1787, également à Hambourg. Plus au sud, une loge du Land de Hesse, « l'Union de Francfort », fondée par des émigrés protestants français, accepta des frères juifs et catholiques. A propos de cet antisémitisme larvé en l'Allemagne du nord et du rôle tenu par Mendelssohn, Xavier Léon dans son livre : « Fichte & son temps », écrivait :

« L'émancipation intellectuelle et la tolérance religieuse que venait de leur apprendre un

⁴ a) Le vicomte Louis Marie Marc Antoine de Noailles, beau-frère de la Fayette, né à Paris le 17 avril 1756 et mort à La Havane le 7 janvier 1804, est un général et homme politique de la Révolution française ; b) Armand-Désiré de Vignerot du Plessis Richelieu, pair de France. C'est à leur initiative que les privilèges nobiliaires furent abolis par le Tiers-Etat réuni à Versailles le 4 août 1789.

*coreligionnaire, le philosophe Moïse Mendelssohn, dont l'action, soutenue par l'autorité du grand Lessing, contribua si puissamment, dans les dernières années du siècle, à transformer l'esprit berlinois. Mendelssohn prêchait d'ailleurs par l'exemple, brisant les barrières que l'orthodoxie, fortifiée par la persécution, avait édifiées entre juifs et chrétiens; il leva, pour sa famille, l'interdiction, sous peine de souillure, de tout commerce avec les non-juifs, il reçut à sa propre table des chrétiens, sans peur d'être détourné par eux de ses devoirs et de sa religion; il ne jugea pas non plus nécessaire à sa foi, pourtant sévère (il observait encore la lettre même du mosaïsme), de condamner la vie moderne ».*⁵

Cependant, Mendelssohn n'a jamais été initié à la Franc-Maçonnerie. On trouvera sans doute des raisons à cette absence dans l'article de Pierre-Yves Beaurepaire (cf. infra) ; en réalité, peut-être à l'instar d'un autre juif libéral près d'un siècle plus tôt, Baruch Spinoza, Mendelssohn reste indépendant de tout engagement religieux ou politique. Il naît dans une famille pauvre. C'est un autodidacte acharné, travailleur infatigable – on dit de lui qu'il apprit la lecture en même temps que la philosophie - ; élève de rabbins, il arrive à Berlin en 1743 et y séjournera le reste de ses jours. En 1754, sa rencontre avec Lessing marque un tournant de sa vie. Il se lie d'amitié avec le philosophe dramaturge auquel il inspira - dit-on - sa pièce *Nathan le Sage*. Ce surdoué est un éclectique. Quelques événements de sa vie valent d'être rapportés. Il est engagé comme précepteur par un riche négociant de soie, Isaac Bernhard, qu'il impressionne au point que ce dernier en fait son comptable, puis son associé. Après la mort de Bernhard, il reprend son affaire qu'il dirige activement jusqu'à son propre décès. Cela ne l'empêche pas de prendre une part active à la vie intellectuelle du Berlin de Frédéric le Grand. Il est lauréat du prix de l'Académie de Berlin qui couronne un essai sur les applications des

⁵ Voir Xavier Léon, Librairie Armand Colin 1924 de : « Fichte & son temps » version digitale : <https://archive.org/stream/fichteetsontemps02lo#page/n5/mode/2up>

preuves mathématiques à la métaphysique. En 1769, le théologien suisse Johann Caspar Lavater l'invite à rejoindre le christianisme. Lavater demande alors à Mendelssohn qu'il lui apporte la preuve remettant en cause la supériorité de la foi chrétienne ou, se trouvant dans l'incapacité de lui fournir cette preuve, de se convertir au Christianisme :

*« Je vous défie de demander et de supplier le Dieu de la vérité, votre créateur et père et le mien ; je ne vous demande pas de lire ce traité avec impartialité philosophique... mais de le réfuter publiquement au cas où vous apporteriez la preuve irréfutable que le Christianisme est incorrect. Dans le cas où vous le trouveriez correct, faites ce que la prudence, l'amour de la vérité et l'honnêteté vous ordonne de faire, faites ce que Socrate aurait fait, aurait-il lu ce traité et l'aurait-il trouvé irréfutable ».*⁶

Mendelssohn repousse ce défi avec diplomatie. Juif parfaitement intégré à l'intelligentsia protestante et maçonnique du Berlin de Frédéric II, il refuse toujours obstinément de se convertir à une religion qui n'est pas celle de ses pères.

« Le Dieu de Moïse n'appartient pas aux seuls juifs et la société du ghetto ne peut se maintenir isolée et fermée sur elle-même dans cette Allemagne nouvelle. Toutefois chacun doit pouvoir rester libre de son choix ».

Il récidivera une fois encore, répondant à un certain docteur Kölble d'une manière tout aussi nuancée :

« Le Judaïsme aurait pu être abattu dans chaque livre polémique, & on aurait pu en triompher dans les écoles, sans qu'il me fût venu en tête de prendre sa défense. Sans la moindre résistance de ma part,

⁶ « Judaïsme et Germanité L'acculturation des juifs en Allemagne » vue par Moritz Daniel Oppenheim 1789-1871 - séminaire : Histoire politique du XIX^e et XX^e siècles, Université Lumière Lyon 2 Institut d'Études Politiques de Lyon

*chaque connaisseur ou demi-connaisseur du rabbinisme, ont pu lire certains Ecrits qu'aucun juif raisonnable lit ni ne connaît, qui donnent du Judaïsme les plus étranges idées ; je me contenterais, de réfuter l'idée méprisable qu'on se forme d'un Juif, par la vertu & non par des débats, ma Religion, ma Philosophie & mon état dans la vie civile, me fournissent les raisons les plus efficaces, d'éviter toutes les disputes sur la Religion, & de ne parler dans mes Ecrits publics que de vérités, qui doivent être communes à toutes les religions ».*⁷

En réalité, Mendelssohn est, en même temps, profondément indépendant et tolérant. Encore une fois, on est en droit de s'interroger sur les raisons qui ont conduit Mendelssohn à ne pas adhérer à la Franc-Maçonnerie, très en vogue parmi les milieux intellectuels berlinois à cette époque, et dont il partageait les idéaux. Raisons d'autant plus obscures que son ami intime, Lessing, y avait été initié. Dans la lutte qu'il mène contre l'intolérance religieuse, celle des luthériens rigoristes ou celle des rabbins traditionalistes, la vision leibnizienne d'une harmonie préétablie ou encore celle de l'Unité de la substance de Spinoza semblaient l'inspirer davantage. La réponse à cette question est peut-être donnée par Pierre Yves Beaurepaire : « *L'exclusion des Juifs du temple de la fraternité maçonnique au siècle des Lumières* » extrait de : « Archives juives » N° 432, 2^o semestre 2010, dans lequel l'auteur traite plus spécialement du cas allemand :

« Porte-drapeau de l'émancipation juive, figure éminente des Lumières européennes, Moïse Mendelssohn réunit autour de lui un cercle littéraire qui compte parmi les plus brillants foyers de la sociabilité berlinoise des années 1760 et 1770. Il regroupe amis et penseurs par-delà les barrières

⁷ « Lettres juives du célèbre Mendelssohn philosophe de Berlin ; avec les Remarques et Réponses de Monsieur le docteur Kœlblé et autres savants hommes – Remarques mémorables concernant le Judaïsme » Freimann Sammlung Universitätsbibliothek – Goethe Universität, Frankfurt am Main.

religieuses. Lessing, qui rendit hommage à Mendelssohn dans sa pièce Nathan le Sage, et Friedrich Nicolai le fréquentent avec assiduité. Pourtant, la Franc-Maçonnerie a toujours refusé de lui ouvrir ses portes en raison de son judaïsme, motif pour lequel le frère Frédéric II lui inflige un autre camouflet en lui barrant le chemin de l'Académie royale des Sciences de Prusse. [...] La question de l'ouverture des loges maçonniques aux Juifs s'est d'ailleurs posée dans différents États allemands et cités impériales, notamment à Francfort-sur-le-Main, suscitant une importante littérature polémique rassemblée par Georg Kloß. Le rejet prit rapidement un caractère systématique. Même aux yeux des représentants des Lumières favorables à l'émancipation des élites juives, l'abandon du judaïsme et la conversion – même formelle – au christianisme représentent souvent un préalable à toute intégration ».

On notera toutefois que l'ostracisme de certaines loges n'a pas été général, comme on l'a vu plus haut. La religion ou la confession religieuse faisant partie des « métaux laissés à la porte du Temple ».

Gotthold Ephraïm Lessing

Lessing naît au nord de l'Allemagne, sous le règne de Frédéric le Grand. Fils de pasteur, il va à Leipzig où son père le destine à la théologie dont il se désintéresse vite pour se consacrer à la littérature et au théâtre. N'ayant pas, semble-t-il, la « vocation », et ses idées libérales l'opposant à celles de son père qui veut lui faire reprendre ses études théologiques, Lessing retourne bien vite à Leipzig, puis passe à Berlin avant d'aller à Wittenberg y poursuivre des études de philologie, où le souvenir de Luther ne semble pas l'avoir inspiré. En 1752, il obtient une maîtrise de lettres qui lui permet de vivre de sa plume. On le retrouve à Berlin l'année suivante où il se lie étroitement

à des auteurs et dramaturges bien connus et surtout Moïse Mendelssohn. Réputé comme philosophe, écrivain au style direct,



simple et sobre, Lessing est aussi un dramaturge à succès, auteur de nombreuses pièces tendant à s'inspirer de la concision vive et brillante du style des auteurs français. « *C'est un esprit neuf et hardi, et qui reste néanmoins à la portée du commun des hommes* » (Germaine de Staël).

Ici, l'on doit remarquer que Lessing, tout autant que Mendelssohn – rappelons que celui-ci n'a jamais été initié –, bien que d'origines sociales ou confessionnelles différentes, appartiennent l'un comme l'autre à l'« Idéalisme allemand ». Dans ce concept, Lessing exercera, sans conteste possible, une influence déterminante sur Hegel et d'autres philosophes ultérieurs, comme le remarque Jacques d'Hondt dans sa passionnante étude sur : « *L'Idéalisme allemand et la Franc-Maçonnerie de Lessing à Hegel* ». ⁸

Quelle hypothèse d'un rapport quelconque peut-on en effet établir entre cet Idéalisme et l'évolution de la Franc-Maçonnerie en Allemagne au cours des XVIII^e et XIX^e siècle ? « *Si l'on accepte le développement de cet idéalisme allemand comme un processus unique et cohérent – perspective que Hegel lui-même a ouverte – on peut s'attacher plus spécialement et exclusivement, pour les commodités de l'étude, à mettre en évidence ses rapports avec cet autre processus contemporain qu'est celui de la Franc-Maçonnerie* »,

⁸ Jacques d'Hondt : « L'idéalisme allemand et la Franc-Maçonnerie de Lessing à Hegel ». http://web.ics.purdue.edu/~smith132/French_Philosophy/Fa97/f1997_LIDEA.pdf.

écrit Jacques d'Hondt. Et plus loin : « *Grand initiateur de l'Aufklärung, il [Lessing] propage des idées de tolérance, de bienveillance, d'espoir d'amélioration des relations individuelles, nationales et internationales, grâce à l'expansion des Lumières et il place toute sa confiance dans ce qu'énonce le titre même de l'une de ses œuvres les plus célèbres : l'Éducation du genre humain* ». Ceci évoque, en effet, le but ultime, sans doute utopique, que se sont fixé collectivement les « initiés » de tous les pays européens où est née et s'est développée la Franc-Maçonnerie au début de ce XVIII^e siècle.

Quelle idée Lessing se fait-il de la Franc-Maçonnerie allemande ? Correspond-elle à ce qu'on pourrait appeler « une philosophie dans l'air du temps, le *Zeitgeist* » ? Jacques d'Hondt répond à cette question : « *Et ce qui incite conjointement à cela, à le faire intervenir dans cette problématique, c'est qu'il a été aussi un écrivain maçonnique très influent, en particulier par son ouvrage : « Ernst & Falk, Gespräche für Freimaurer » dans lequel il tentait de définir une Maçonnerie idéale, libérée de toute contrainte, institutionnelle ou statutaire, de tout ce que l'on condamnait alors sous le nom de « positivité » dans les églises établies : une sorte de « Maçonnerie invisible » alors que d'autres rêvaient d'une « Église invisible ». Le combat contre la positivité constituera l'un des thèmes constants de l'Idéalisme allemand* ».

On voit clairement apparaître ici la différence conceptuelle entre les pays en cours d'évolution à la fois spirituelle - sous un aspect déiste, voire laïciste - et politique : l'Angleterre et l'Allemagne réformées, déjà parvenues à une forme de libéralisme (terme qui est pris dans le sens que lui donne l'époque), où la Maçonnerie conservera un aspect spiritualiste, et une France monarchique et catholique, prérévolutionnaire, où la Franc-Maçonnerie aura tendance, avec le temps, à jouer davantage le rôle d'un levier politique.

Mais cette vision, peut-être utopique, d'une « Franc-Maçonnerie invisible », idéalisée, conduira Lessing à un doute, puis à une désillusion qu'on voit transparaître dans les lignes du dialogue d'Ernst

& Falk écrit à la manière d'une pièce de théâtre⁹. Dans cet ouvrage remarquable Lessing met en présence deux personnages, Ernst et Falk. Les noms ne sont pas dus au hasard, bien entendu. « *Ich spreche mein ernst* » (je parle sérieusement). Nous ne sommes pas dans le registre de la galéjade ; l'élève, Ernst, n'est pas un plaisantin. Quant à Falk, le Maître, son nom évoque *der Falke*, le faucon, celui dont la vue est perçante, qui voit loin et juste. Au hasard des pages des quatre causeries composant l'ouvrage, on découvre une forme de désabusement de la part de Lessing : la crainte de voir se créer une dérive permanente de la pratique des rituels conduisant à dénaturer le sens même de la démarche initiatique. En quelque sorte que la lettre ne soit pas à la hauteur de l'esprit, ou bien que des déviations à caractère politique viennent en corrompre le sens initial ; qu'une institution universaliste génère des idéologies ou des dogmes alors qu'elle se veut précisément antidogmatique. Ainsi cette partie du dialogue de la quatrième causerie :

Falk – *Parce qu'une loge ne se comporte pas à l'égard de la Franc-Maçonnerie comme l'Eglise à l'égard de la foi. A part la prospérité extérieure de l'Eglise, il n'y a rien, absolument rien à tirer pour la foi de l'adepte. Mieux, elle a une certaine richesse extérieure dont il serait miraculeux qu'elle puisse consister en la vraie croyance. De plus, ces deux aspects ne se sont jamais accordés ; au contraire, l'une a toujours mis l'autre par terre, comme l'histoire nous l'enseigne. Aussi je crains que...*

Ernst – *Quoi ?*

Falk – *Bref ! La nature de la loge au vu de ce que j'entends, telle qu'elle est aujourd'hui, ne me plaît absolument pas. Avoir une caisse, faire des capitaux et les placer, chercher à les faire fructifier au meilleur Pfennig, vouloir investir dans des immeubles, se laisser donner des privilèges par les rois et les souverains, utiliser leur considération et leur autorité pour opprimer les frères qui sont d'une autre observance, que ceux qu'on désirerait si volontiers mettre à la conduite des affaires.*

⁹ Lessing Gotthold Ephraïm : « Ernst & Falk Causeries pour francs-maçons » Editions Dervy traduite et préfacée par Lionel Duvoy. ISBN 978-2-84454-654-B.

Si cela est bon à la longue, Ô combien voudrais-je avoir mal prophétisé !

Ernst - Eh bien ! Qu'advierait-il ? L'Etat ne dirige plus trop. Qui plus est, il y a déjà même trop de francs-maçons parmi les personnes qui font les lois ou qui y mettent la main.¹⁰

On croit rêver ! Peu de choses nouvelles sous le soleil !

Sa conception de la Franc-Maçonnerie fut à l'évidence celle d'une élite dont la mission aurait été de propager le modèle d'une organisation nouvelle de l'humanité, de se risquer à la réalité sociale et historique, et non de se replier sur elle-même et ses certitudes en promouvant le secret.

A la fin de sa vie Lessing composera une pièce de théâtre, Nathan le Sage, inspirée sans doute de son amitié pour Moïse Mendelssohn. Il y tisse une parabole sous la forme d'un écheveau de situations où chaque personnage découvre avec surprise chez l'aimé l'exact contraire de ce à quoi il s'attendait, démontrant ainsi la subjectivité de la Vérité, celle-ci n'étant que le reflet d'une certitude propre où chacun reste éloigné de la Vérité première. Une apologie de la tolérance et de la fraternité. Scènes saisissantes d'actualité comme dans celle où Lessing met dans la bouche de Daja, la servante chrétienne du marchand juif Nathan :

« Ne souriez pas...

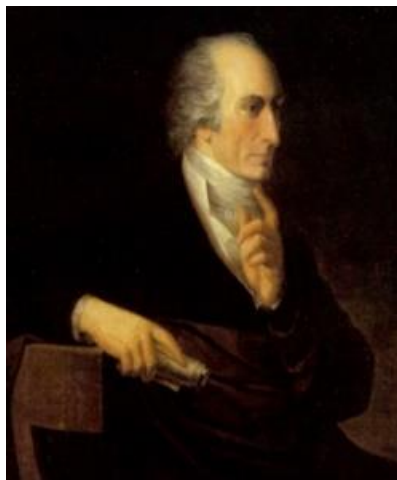
Qui sait ? Ou, si vous souriez, laissez- lui du moins une illusion qui réunit le juif, le chrétien et le musulman – une illusion bien douce. »

Friedrich Heinrich Jacobi

Si les Juifs ne furent pas les bienvenus dans les temples maçonniques allemands du siècle des Lumières, comme le soutient Pierre Yves Beaurepaire, **Jacobi** fait alors figure d'exception. Il appartient à la bourgeoisie israélite libérale rhénane. Fils d'une famille fortunée, il voit le jour à Düsseldorf en 1743, période politique relativement calme précédant la guerre de sept ans. A la volonté de son père, et après de courtes études à Francfort, il séjourne à Genève où il fait la

¹⁰ Ibidem, pp. 59 et 60.

connaissance de Georges Louis Lesage qui l'initie à la philosophie et lui fait découvrir la pensée de J.-J. Rousseau. En 1764, il succède à son père à la tête de la sucrerie familiale. L'année suivante, il est initié à la R.L. « La Parfaite Amitié » (Titre distinctif en langue française !) à l'Orient de Düsseldorf et en devient bientôt le Trésorier.



Il accède ensuite au titre de Conseiller des finances du duché de Jülich-Berg et, peu de temps après, renonce à ses activités dans les affaires familiales pour se consacrer exclusivement à la littérature et la philosophie. Son frère aîné le présente à Wieland et il rejoint bien vite le groupe de philosophes et d'écrivains des Lumières. Quel est le fond de sa pensée ? Parvenir à concilier de manière originale les orientations rationalistes des Lumières et celle du *Sturm und Drang*, c'est-à-dire celle d'une recherche de spontanéité, d'intensité et d'originalité, sans doute plus humaine. Aux Lumières s'attache son refus de toute spéculation métaphysique inattentive à la vie morale de l'homme ; du *Sturm und Drang*, il retient le souci d'une forme d'épicurisme, celui de jouir avec modération de la plénitude et des joies de l'existence. En 1774, il se lie d'amitié avec Goethe qui aura sans conteste une influence sur ses travaux ultérieurs. Essentiellement spiritualiste, Jacobi se confronte, sa vie durant, à toute forme de rationalisme. En 1780, sa rencontre avec Lessing, chantre de Spinoza, philosophe de l'immanence affirmant l'unité et l'indivisibilité de la Substance, l'amène à se pencher sur cette forme d'ouverture d'esprit qu'est le panthéisme, doctrine des Stoïciens pour lesquels Dieu est la force vitale, immanente au monde. Toutefois il n'y souscrit pas et apprend que Moïse Mendelssohn, dont la réputation à Berlin avait déjà rayonné dans toute l'Allemagne, a l'intention d'écrire un ouvrage sur la pensée de Lessing. Ils entreprennent alors ensemble une longue

correspondance littéraire, publiée en 1785, puis en 1789¹¹. Jacobi ne renonce pas à sa conception d'une conciliation de la foi et de la raison, de la transcendance et de l'immanence, ce qui rappelle d'une certaine manière le concept de complémentarité de la vie mentale et de la vie cérébrale qu'Henri Bergson énoncera plus tard¹².

Jacobi apparaît ainsi un des guides irremplaçables pour parcourir le chemin qui conduit la culture allemande de la philosophie des Lumières à l'Idéalisme.

Wolfgang von Goethe

Est-il vraiment nécessaire de présenter celui qui fut sans doute le plus connu et le plus prolifique des auteurs de langue allemande ? Goethe est partout. Beau, brillant esprit, éclectique, riche, mondain, polyglotte (il parle couramment cinq langues) ; il est en même temps poète, dramaturge ; il est l'auteur de quinze pièces de théâtre et de plus de trente essais et ouvrages scientifiques, mais il deviendra aussi un homme politique et c'est peut-être sous ce dernier aspect qu'il est le plus méconnu. Cette période de sa vie - celle qui nous intéresse - est aussi celle où il est initié à la Franc-Maçonnerie.

La vie de Goethe est extraordinairement riche en rebondissements. Dans sa prime jeunesse, il est volontiers dilettante, jeune homme doué, sûr de lui, insouciant. En 1774, le cours de sa vie prend une orientation politique. Le hasard des circonstances le conduit au duché de Weimar, l'Athènes du nord, appelé par la duchesse Anne Amalia, mère du jeune duc Charles-Auguste âgé de dix-huit ans et depuis peu prince régnant. Goethe, lui, a vingt-six ans. Le duché de Weimar est l'une des multiples provinces du Saint-Empire vieillissant. Autrement dit peu de chose. Le jeune Charles-Auguste est un rustre, joueur, mais assez intuitif pour suivre les conseils de sa mère et reconnaître en Goethe l'homme dont il a besoin pour élever *seinen Hof* à la hauteur des autres

¹¹ Heinrich Friedrich Jacobi: *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an Herrn M. Mendelssohn*. 1977 Amazon Kindle.

¹² Cf. Bergson Henri: « L'énergie spirituelle », l'âme et le corps (Origines métaphysiques de l'hypothèse d'un parallélisme ou d'une équivalence entre l'activité cérébrale et l'activité mentale). Ed. Presses Universitaires de France. 2012

cours importantes de ce qui reste du Saint-Empire. Il s'en fait un ami. Goethe séduit le jeune prince, en effet, lui parlant de Justus Möser¹³ et de ses *Fantaisies patriotiques*, « apologétique du génie germanique, de la compréhension pour une maturité politique nationale, de même, celle de la tolérance religieuse »¹⁴. A Weimar, Goethe va s'épanouir. Il continuera d'écrire. La vie à la cour devient vite intellectuelle et mondaine, mais une forme de rusticité toutefois subsiste dans les mœurs des citoyens au grand regret de Goethe.

Une amitié virile se crée entre les deux hommes et Goethe fait figure de favori du duc Charles-Auguste, situation qui semble lui convenir à merveille. Goethe devient ainsi le Chef de l'exécutif de Weimar. Il est intuitif et excellent gestionnaire, toutefois souvent enclin à des initiatives hasardeuse comme le remise en exploitation d'une mine abandonnée qu'il découvre lors d'une promenade à cheval et qui se révélera hélas improductive... Il devient Ministre d'Etat en 1776, assurant les fonctions de la Politique extérieure, de président de la commission des Travaux publics, de la Guerre, de l'Administration des finances et celle... d'exploitant de la fameuse mine inexploitée !... Par mandement de l'Empereur Joseph II, il est anobli en 1782, ce qui permettra désormais à « von Goethe » d'être admis à la table de la famille princière et d'accéder aux responsabilités auxquelles il est destiné. Il est à clair, à ce moment, que l'ascendant qu'il a pris sur le duché et son attitude souvent hautaine font bien des envieux et des jaloux sans le discréditer le moins du monde auprès du duc dont il reste l'ami, mais le vassal. C'est à cette époque qu'il est initié à la Franc-Maçonnerie dans la Loge « *Amalia zu den drei Rosen* », le 23 juin 1780 (délicate attention : notons ici que le titre distinctif de cette loge est le prénom de la mère de Charles-Auguste). On peut dire sans risque d'erreur que cette initiation est due au duc Charles-Auguste. L'invitation ducale prend davantage l'aspect d'un ordre que Goethe exécute. Sans remettre en question un réel attachement de Goethe pour la pratique des tenues en Loge, encore bien moins son intérêt pour

¹³ Justus Möser 1720 – 1794 est un « esprit tendant à l'Universel », bien que juriste, homme d'État et administrateur, J. Möser fut aussi un historien versé dans l'analyse sociale.

¹⁴ Richard Friedenthal, « Goethe, sa vie et son temps » p. 175 – Ed Fayard 1963.

l'esprit maçonnique, comme ce fut aussi le cas chez Lessing, Jacobi ou Fichte, on peut douter du sérieux que Goethe ait porté à la hauteur des travaux qui se déroulaient à Weimar. Cependant il persiste – il n'a sans doute pas le choix suivant à la lettre les directives de son auguste maître, et le 23 juin 1781 – un an après jour pour jour – il est passé compagnon, puis élevé à la Maîtrise le 2 mars 1782, en même temps que Charles-Auguste. Le 4 décembre de la même année, il est promu au quatrième degré écossais de la Stricte Observance. Rappelons ici que la Stricte Observance templière pratiquée en Allemagne à l'époque n'était pas toujours ce qu'on pourrait appeler « en odeur de sainteté » avec les « Illuminés de Bavière » dans le sud de l'Allemagne, ce qui n'empêcha pas toutefois Goethe de les rejoindre, démontrant ici une ouverture d'esprit et une curiosité à toute épreuve. Mais les archives révèlent qu'il semble éprouver une certaine pitié teintée de condescendance à l'égard des « frères de la Loge » à Weimar, comme le relève une lettre datée de 1783 écrite à un de ses amis après une tenue : *« Jamais tant de lourdauds ne se sont trouvés réunis selon les rites et les formes ; Un Vénérable délégué incompetent, deux présidents improvisés, etc. Voilà ce qui se passe quand on fait fi du pédantisme. Sur ce, bonne nuit ! »*. Notons que le pédantisme dont il est question ici se limite à un certain raffinement de langage qui semble faire largement défaut dans la société de Weimar et sans doute aussi au sein des loges à l'époque. En effet, les philosophes et autres intellectuels à la cour de Weimar n'était pas tous Maçons, peu s'en fallait. Herder n'était pas initié, pas davantage Schelling, et Wieland ne rejoint la Loge que quelque temps avant la fin de sa vie.

A cette époque, Goethe témoigne d'un extraordinaire éclectisme : outre ses fonctions de remise en ordre des affaires de l'Etat, il est simultanément botaniste, naturaliste, anatomiste. Mais c'est sans doute avant tout un poète. Génial, il l'est, mais toujours conscient de sa propre perfectibilité. Le trait marquant, essentiel de l'œuvre de Goethe est sa recherche perpétuelle d'une réalisation de soi dans l'Action. La preuve en est apportée par l'écriture de cette œuvre qui occupa sa vie entière : Faust. Commencé dans sa prime jeunesse, perpétuellement réécrit, Faust ne sera terminé qu'à la veille de sa mort. Méphistophélès y apparaît comme une instance psychique que chacun

porte en soi. Le diable n'est peut-être qu'une manifestation de l'inconscient : la tentation, générant un combat, une « réaction », une initiation constamment perpétuée qui réveille de l'engourdissement, pousse à l'action et offre une seconde jeunesse dans la frénésie du désir et dans la création. Seul le résultat dira si la tentation était « divine » ou « diabolique ». C'est toujours de l'éveil du désir que procède l'action. Dans le Faust traduit par Gérard de Nerval, dans une séquence dite du « Cabinet d'étude » où Faust prend son chien à témoin de son échange avec les Esprits et Méphistophélès, on lit l'interprétation de Goethe du Prologue de l'Évangile de Jean où transparaît sous la plume du poète le fondement même de l'existence et résume le sens de sa vie : l'Action ¹⁵.

Johann Gottlieb Fichte



Fichte naît en 1762 et meurt en 1814. C'est un surdoué au quotient intellectuel démesuré et affecté d'hypermnésie. Il est issu d'un milieu très modeste - on raconte qu'il garda les oies jusqu'à l'âge de douze ans pour finir professeur de philosophie vingt ans plus tard. Il est très tôt remarqué par un mécène qui assurera le coût de ses études à la place d'un père impécunieux. A dix-huit ans, il commence des études de

¹⁵ « ... Nous apprenons à estimer ce qui s'élève au-dessus des choses de la terre, nous aspirons à une révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus pur et plus beau que dans le Nouveau Testament. J'ai envie d'ouvrir le texte, et m'abandonnant une fois à des impressions naïves, de traduire le saint original dans la langue allemande qui m'est si chère. (Il ouvre un volume, et s'arrête.) Il est écrit : Au commencement était le verbe ! Ici je m'arrête déjà ! Qui me soutiendra plus loin ? Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, le verbe ! Il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer. Il est écrit : Au commencement était l'esprit ! Réfléchissons bien sur cette première ligne, et que la plume ne se hâte pas trop ! Est-ce bien l'esprit qui crée et conserve tout ? Il devrait y avoir : Au commencement était la force ! Cependant tout en écrivant ceci, quelque chose me dit que je ne dois pas m'arrêter à ce sens. L'esprit m'éclaire enfin ! L'inspiration descend sur moi, et j'écris consolé : Au commencement était l'action ».

théologie à l'université d'Iéna qui vit enseigner Hegel et Schiller. On le verra précepteur à Zürich ; il y rencontrera sa future épouse. Sa vie durant, il sera témoin de la profonde mutation politique de l'Europe issue de la Révolution française, et dont la période initiale s'achève à la fin du premier Empire. C'est un homme de gauche.

Il n'entre pas dans le propos de cette courte étude de pénétrer la profondeur souvent absconse de la pensée philosophique libertaire de Fichte, mais plutôt d'observer quelle put être l'influence de la mutation politique française sur les milieux intellectuels allemands de cette époque, et notamment sur la création de « l'idéalisme allemand », politique qui conduisit inéluctablement à 1789.

Fichte est un révolutionnaire. On dit de lui qu'il est le Robespierre allemand. Il conçoit le mouvement de l'histoire humaine comme l'opposition du despotisme et de la liberté, de la monarchie et de la république. Sa philosophie est conduite par un souci politique et social. Il anticipe comme bien de ses contemporains philosophes la transformation de la Société. En 1794, il est nommé professeur de philosophie à l'université d'Iéna. Cinq ans plus tard survient un incident qui remet en question son existence même. Ses idées, très largement répandues, ont assuré sa réputation de penseur libre et il est taxé d'athéisme, accusation qui l'exclut de ses fonctions professorales. S'agit-il d'une cabale visant le théoricien idéaliste ou le penseur politique ? Sans doute les deux. Il doit quitter Iéna pour Berlin et de là, il ira à Erlangen. Dès lors, il montrera un changement radical d'orientation. Cette élimination du professorat provoque-t-elle chez Fichte un traumatisme bienfaisant ? Lui ouvre-t-elle une vision différente de la Société ? Doit-on mettre en doute sa sincérité dans ce revirement ? Toujours est-il qu'il change de discours et ses écrits feront dès lors l'apologie de l'ordre à l'opposé de cette expression anarchique dont il fut le chantre. Il n'y a que les sots qui ne changent pas d'idées.

Quelle vision a-t-il de la Franc-Maçonnerie ? Difficile de répondre sauf à relire certaines de ses conférences. D'une certaine manière, il semble toutefois déçu par l'Institution dont il ne sera membre que brièvement. Il y cherche à l'évidence, sans le trouver, un moyen d'agir concrètement sur le peuple dans une perspective d'éducation

collective. Le philosophe oppose l'idéal maçonnique à la réalité de la Franc-Maçonnerie de son temps, celui d'une élite dont la mission est de propager le modèle d'une organisation nouvelle de l'humanité, de se risquer à la réalité sociale et historique, et non de se replier sur ses certitudes.

« Fichte conçoit la Maçonnerie comme le but universel du destin de l'humanité. En un mot elle est une voie de passage obligé afin de purifier les passions humaines et marquer dans le monde les valeurs humanistes qu'elle veut séculariser. La maçonnerie n'est donc pas une fin en soi : elle est un moyen eu égard aux conditions historiques qui l'ont fait apparaître au XVIII^e siècle. Si l'homme était de part en part philosophe, il n'aurait pas besoin de la Maçonnerie. Elle est donc vécue comme une purification, une catharsis afin de travailler au perfectionnement de l'humanité. Le but de l'homme ne réside nulle part ailleurs qu'en l'homme lui-même »¹⁶.

Globalement, la mutation de la pensée de Fichte peut sembler difficile à appréhender, car toute logique apparente y semble absente. En effet, sa philosophie a fini par s'opposer à elle-même ; elle défendit d'abord les idéaux de la Révolution française avec une extraordinaire vigueur, puis se tourna avec violence contre Napoléon, lequel selon lui a trahi les espérances de 1789.

Dans les célèbres « Discours de la Nation allemande », Fichte se voit un prophète d'une Allemagne dont la mission serait de sauver la paix de l'Europe et du monde. Fichte y souligne le caractère originel du peuple allemand affirmant qu'il doit suivre les règles d'une nouvelle pédagogie inspirée de Rousseau et de Pestalozzi.

Christoph Martin Wieland

Si Goethe a 31 ans le jour de son initiation, Wieland en a 76, ce qui peut être considéré comme une vocation tardive. Mais Voltaire n'a-t-

¹⁶ Extrait du « Discours de Rudolstadt » de Fichte, inscrit dans son livre : « Philosophie de la Franc-Maçonnerie » publié chez Vrin ; ISBN 2-71166-1241-4. Et lisible en intégralité sur le lien du site Internet : https://books.google.fr/books?id=7ev1XLVz230C&pg=PA133&lpg=PA133&dq=discours+de+Rudolstadt&source=bl&ots=-5hT_SczZO&sig=QIvkcV.

il pas 80 ans lorsqu'il décide de pratiquer l'Art royal ? Comme les « trois autres cerveaux de Weimar »¹⁷, il montre très tôt d'étonnantes dispositions pour l'étude : à treize ans, il apprend le grec et le latin et lit Horace dans le texte ; à quatorze ans, étudiant à Magdeburg, il s'intéresse à Cicéron et à Xénophon ; à seize ans, un parent l'initie à la philosophie et lui fait découvrir, dit-on, l'immensité de l'étendue de la bêtise humaine à travers le Don Quichotte de Cervantès. Cependant,



comme bien d'autres de ses coreligionnaires, Wieland se destine tout d'abord au Ministère de l'Eglise luthérienne. Puis il étudie le droit à Tübingen. Mais il se révèle vite poète et, très jeune, il est enthousiasmé par l'esprit du siècle et les auteurs français comme Voltaire et Pierre Bayle, théologien protestant français exilé aux Provinces Unies. Il est reconnu par l'élite intellectuelle allemande et s'inscrit dans ce cosmopolitisme de cette

« République des lettres » naissante. On le voit à Berne où il enseigne, puis à Zürich, enfin de retour en Souabe, il est en contact avec une société plus libertine qui inspirera ses œuvres théâtrales. Philosophe certes, mais c'est aussi un auteur spirituel, ouvert et inspiré.

Wieland va vivre une grande partie de sa vie à Weimar, précédant Goethe de quelques années ; il y est aussi invité par la duchesse Amalia et son fils Charles-Auguste dont il sera le précepteur et le conseiller sans toutefois atteindre l'aura et les responsabilités de Goethe avec lequel il se liera d'amitié.

Comme nous l'avons écrit plus haut, Wieland est initié très tard. A la fois philosophe, auteur dramatique, romancier, il appartient très tôt à l'élite culturelle allemande de l'*Aufklärung* et, par conséquent, se trouve en contact quotidiennement avec bon nombre de ces Francs-maçons, penseurs libres allemands du XVIII^e siècle qui furent inspirés

¹⁷ Goethe, Herder, Schiller (cf. Journal des Francs-maçons 15 janvier 1898. R.52 Nr3). Presses Universitaires, Lyon 2006 - ISBN 2-7297-0795-6.

par les idées modernes. Il reste donc observateur pendant plusieurs années jusqu'à sa décision finale d'être reçu parmi ceux qui étaient déjà virtuellement ses frères depuis longtemps. En effet, Wieland s'était toujours considéré comme un « maçon sans tablier » ; preuve en est cet extrait de son discours prononcé à l'occasion de sa demande d'admission :

« Comme les mobiles importants qui auraient pu retenir mes pas pendant plus de cinquante ans, pas que je fais maintenant pour vous rejoindre, ont aujourd'hui totalement disparu; comme j'ai désormais de bonnes raisons de croire que le but de cette société de Francs-maçons à laquelle je souhaite adhérer, est non seulement une Institution innocente et inoffensive, mais se situe à un haut niveau, cependant accessible, peut-être même infini, et fait honneur à l'humanité, vous trouverez donc naturelles les raisons invoquées pour lesquelles je demande à intégrer une fraternité, dont le but essentiel (selon l'idée que je m'en fais) correspond exactement à ce que fut, ma vie durant, l'esprit et le but de toute mon activité, raison pour laquelle, d'une certaine manière, je peux me considérer comme un membre invisible, ce que je peux concrétiser de manière formelle et officielle aujourd'hui. Et bien que mes 80 ans, mon âge avancé, ne me laisse que peu d'espoir d'acquérir quelque enseignement ou d'en apporter (l'âge étant ce que les anciens considéraient comme le plus grand bénéfice des mystères d'Eleusis), je me réjouis de finir ma vie au sein de votre assemblée »¹⁸.

Voilà le climat créé dans cet atelier du centre de l'Allemagne, où se retrouvent sur les colonnes, parmi d'autres brillants esprits, Christoph Martin Wieland et l'auteur de Werther et de Faust, cela même en dépit de la réserve sévère de Johann Gottfried Herder, jamais initié, et qui fut le mentor du jeune Goethe à Strasbourg en 1771, jugement exprimé dans un courrier datant du 21 mars 1772 : *« Goethe est sincèrement un brave garçon, mais il s'exprime seulement avec*

¹⁸ Lire l'original du texte en allemand in Annexe 1, p. 55.

*légèreté, trop de légèreté et d'amusement, ce pourquoi je ne cesse de lui en faire des reproches. »*¹⁹

Comment expliquer la pensée de Wieland vieillissant, qui ne pouvait déjà plus, peu après son initiation, se déplacer pour se rendre en tenue, qu'en donnant ici la traduction de ses allocutions lues par les frères de la loge ? Ainsi en est-t-il de cette première intervention ²⁰ :

« Restons modestes et satisfaisons-nous de choses que la nature nous offre dans sa sagesse ; que notre association fraternelle, telle qu'elle est, porte en elle un germe vivant que nous entretenons avec attention et fidélité, sous les influences bénéfiques du temps et la protection d'une main invisible ; que ce germe se révèle dans le monde entier, devienne un arbre magnifique dont la beauté réjouisse les générations futures, dans l'ombre duquel elles se reposeront, au fruit duquel elles se désaltèreront. Attendons tranquillement que la graine que nous répandons, croisse, que ce que nous plantons se développe, que la construction que nous établissons devienne un temple éternel entre les mains attentives et courageuses de nos successeurs ; un temple où s'impose l'image divine de l'humanité, élevée pour l'adoration des hommes, que tous les cœurs expriment un sentiment vivant, que tous ceux chez qui s'est inscrite la marque sacrée de l'humanité, soient enfants du Père, ou citoyens d'une ville de Dieu. Ainsi formerons-nous et maintiendrons-nous dans l'unité de l'esprit et dans un amour fraternel, le lien qui nous rattache tous ensemble si fortement, chacun à la place que lui a été assigné, la sagesse enseignée par le père tout-puissant infini, avec nos forces unies vers un but immense : Que le genre humain forme une chaîne fraternelle partageant la Vérité, la Lumière et le Droit.

Le lecteur de langue allemande remarquera dans l'appendice 3 en page 15, la sophistication lexicale du phrasé de Wieland, ce qui

¹⁹ "Göthe ist wirklich ein guter Mensch, nur äußerst leicht und viel zu leicht, und Spazzenmäßig, worüber er meine ewigen Vorwürfe gehabt hat." (Herder, 21. März 1772).

²⁰ Lire l'original du texte allemand in Annexe 2, p. 56.

n'étonnera sans doute personne sachant qu'il était auteur dramatique sans doute habitué à des envolées verbales. Témoin aussi le lyrisme de cette seconde partie de cette mémorable allocution :

« Le Franc-Maçon, tel qu'il est, comme citoyen, est un citoyen du monde, plus exactement dans l'esprit que nous lui donnons, un politikos de Dieu, un membre de la cité illimitée de Dieu, dans laquelle les soleils et les mondes ne constituent raisonnablement et en toute liberté que des habitations individuelles pour les innombrables aspects du genre humain, lesquels grâce à un inéluctable principe fondamental sont réunis dans un tout harmonieux. Uniquement dans ces conditions sublimes de l'humanité auxquelles toutes les autres sont subordonnées, et à travers lesquelles notre vie présente est enchaînée à une vie future plus haute et plus riche, se créent les trois valeurs essentielles de la Franc-Maçonnerie : Liberté, Égalité, Fraternité comme les principaux vecteurs de notre société, laquelle est justement la plus noble et la plus vénérable qui puisse s'imaginer ; et quiconque n'a pas la chance de le comprendre ne peut s'enorgueillir d'avoir trouvé la clé vers notre secret ! »²¹

Dont acte.

L'Idéalisme allemand et la Franc-Maçonnerie

La Franc-Maçonnerie est apparue en Allemagne en 1735, plus tardivement qu'en Angleterre, et sa période de grande prospérité se situe entre les années 1750 et 1850 qui recourent, pour une part tout du moins, les années de naissance et d'envolée de l'Idéalisme allemand. Il semble difficile d'isoler la Franc-Maçonnerie allemande du siècle de Lumières ; elle est très intimement liée aussi à l'Idéalisme allemand, à ce romantisme baroque qu'on retrouve sous le pinceau du peintre Karl Friedrich Lessing (aucun rapport avec Gotthold Ephraïm) ou bien celui de Caspar David Friedrich.

²¹ Lire l'original du texte allemand in Annexe 3, p. 57

Cette vision semble commune à tous les philosophes allemands qui furent initiés, nous la retrouvons exprimée dans l'analyse de Jacques d'Hondt : « *Né dans une situation historique singulière, ce courant philosophique a prospéré dans des conditions objectives données, et aussi, dès qu'il a été constitué, selon des exigences systématiques internes. Il s'est exprimé dans un langage souvent ésotérique, souvent obscur mais, grâce à des médiations de tous genres (universitaires, politiques, religieuses, artistiques littéraires), il a étendu son influence à toute une culture d'une époque et il a réussi à la prolonger même jusqu'en notre temps.* »

Toutefois ce courant philosophique semble se distinguer fortement et même radicalement de la philosophie française qui lui est contemporaine, au point de rencontrer d'abord de ce côté-là du Rhin, une incompréhension obtuse, qui ne sera véritablement surmontée qu'au siècle suivant.

Comment les philosophes qui faisaient naître et renaître ce courant par l'ajout d'incessantes nouveautés, n'auraient-ils pas eu l'attention éveillée par cette Franc-Maçonnerie allemande, si active alors ? Inversement comment cette Franc-Maçonnerie aurait-elle pu rester indifférente à l'extraordinaire fermentation spirituelle, à l'effervescence souvent extravagante de l'idéalisme allemand ?

De son côté, la Franc-Maçonnerie de l'*Aufklärung* a été étroitement liée à l'esprit de la Réforme, sans toutefois s'y identifier. Le mouvement luthérien fut le détonateur d'une explosion qui fit voler en éclat la chrétienté dominée alors par le pouvoir pontifical absolu, ce qui n'était déjà plus le cas en Angleterre. Les prédications de Luther furent enflammées, subversives aux yeux de Rome ; elles rencontrèrent une adhésion presque immédiate auprès des princes libérés de la tutelle romaine. Mais au milieu du 18^e siècle, l'âme de la Franc-Maçonnerie allemande devint profondément humaniste et s'identifia davantage à l'irénisme d'Erasme qu'aux outrances et à la fougue de Martin Luther. Si Dieu – qui n'était pas encore le Grand Architecte de l'Univers – était toujours présent à l'esprit de chacun des Francs-maçons selon les Constitutions de 1738, la pratique religieuse s'était libéralisée depuis le Moyen-Âge et le début de la Réforme. L'humanisme posant le principe de la dignité inaliénable de

l'homme et visant à son épanouissement, affranchi de toute subordination à une autorité cléricale et à une théologie théiste, avait évolué. Au 18^e siècle, la Franc-Maçonnerie allemande apparaissait comme une philosophie de la libération, comme l'affranchissement de la personne et son identification au Créateur s'exprimait selon Nicolas Berdiaef : « *l'Homme n'est rien sans Dieu et Dieu n'est rien sans l'homme* », reprenant la formule édénique : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu » (Ge. 1/27).

Aufklärung vs Finsterniss (Lumières contre Ténèbres) - forme de palingénésie ?

Il peut être intéressant ici de s'interroger sur cette suite inéluctable d'événements religieux, sociaux et politiques ne formant finalement qu'un tout dans cette perpétuelle mutation qu'est l'évolution du genre humain, où un équilibre a toujours semblé introuvable. L'Empire de Charlemagne fractionné lors du traité de Verdun en 843 va devenir le Saint Empire romain germanique à partir duquel se formera l'embryon de ce que sera l'Europe du 21^e siècle.

Il a existé, pendant plusieurs siècles, et notamment au siècle dit des « Lumières », une longue rivalité entre la Prusse et l'Autriche, les deux plus grands États au sein du Saint Empire. Si la monarchie autrichienne avait imposé, le plus souvent, un Habsbourg comme empereur de ce Saint-Empire, ce fut le Royaume de Prusse qui parvint *in fine* à réaliser l'unité allemande. La résurrection sous l'égide de la Prusse du grand ensemble politique disparu en 1806 se concrétisait. La montée en puissance de ce deuxième Reich, *das Deutsche Kaiserreich*, atteignit son apogée à l'issue de la première guerre franco-allemande du 19 juillet 1870 au 29 janvier 1871.

Ce deuxième Reich, de 1871 à 1918, vit la naissance d'un État-nation, une monarchie parlementaire autoritaire munie d'une organisation territoriale fédérale. L'empereur Guillaume 1^{er} était fasciné par la puissance acquise par le Royaume-Uni et voulait imposer l'Empire comme puissance mondiale. Cette volonté hégémonique conduira le deuxième Reich à sa perte après la défaite de l'Allemagne à l'issue de la première guerre mondiale. Les conditions iniques du traité de Versailles de 1919 imposant à

l'Allemagne des conditions telles que, privée de ses colonies et d'une partie de ses droits militaires, elle se vit amputée de certains territoires et astreinte à de lourdes réparations économiques ce qui ouvrit un boulevard à un chancelier démoniaque qui prêcha la revanche à un peuple humilié, frustré et en délire. Le résultat se solda par soixante-cinq millions de morts et une Allemagne, cette fois-ci, à terre... pour toujours ?... Après avoir été rasée, détruite, coupée en deux par le rideau de fer, ne tient-elle pas aujourd'hui la place qu'on lui connaît au sein des nations européennes ?

Annexe 1

Da alle, zum Teil sehr wichtigen Beweggründe, die mich mehr als 50 Jahre lang von dem Schritte, den ich jetzt tue, zurückgeschreckt haben nunmehr gänzlich wegfallen; da ich alle Ursache habe, zu glauben, daß diejenige Freimaurergesellschaft, in welche ich zu treten wünsche, ein nicht nur durchaus unschuldiges und unschädliches, sondern ein der Menschheit Ehre machendes, auf ein hohes aber erreichbares, wiewgleich unendliches Ziel hinarbeitendes Institut ist, so werden Sie den Wunsch sehr natürlich finden, einer Verbrüderung, deren wesentlicher Zweck (nach der Vorstellung, die ich mir von ihr mache) mit dem, was im Laufe meines ganzen langen Lebens der Geist und Zweck aller meiner Tätigkeit war, ebenderselbe ist, und von welcher ich mich gewissermaßen als ein unsichtbares Mitglied betrachten könnte, nun auch äußerlich und förmlich einverleibt zu werden; und obschon meine 80 weit vorgerückten Jahre mir wenig Hoffnung lassen, mir noch einige Verdienste um sie zu erwerben wenigstens des Glückes teilhaftig zu werden (welches die Alten für den höchsten Gewinn ihrer eleusinischen Mysterien hielten), mein Leben in ihrem Schoße fröhlicher zu beschließen"

Annexe 2

Lassen wir uns an der bescheidenen, auf die Natur der Sache gegründeten Gewißheit genügen, dass unser bestehender Bruderverein, wie er ist, einen lebenden Keim in sich trägt, der, sorgfältig und treulich von uns gepflegt, unter günstigen Einflüssen der Zeit und beschützt von der unsichtbaren Hand, die über dem

Weltall waltet, zu einem herrlichen Baum erwachsen wird, an dessen Schönheit künftige Menschengeschlechter sich erfreuen, in dessen Schatten sie ruhen, an dessen Früchten sie sich erquicken werden. Erwarten wir ruhig, dass der Same, den wir ausstreuen, aufgehen, dass, was wir pflanzen, gedeihen, dass der Bau, den wir gründen, unter den verständigen und fleißigen Händen unserer Nachkommen zu einem ewig dauernden Tempel aufgeführt werde, worin das Götterbild der Humanität, zur Anbetung aller Menschen aufgestellt, auch alle Herzen mit dem lebendigen Gefühle durchdringe, dass alle, denen der heilige Stempel der Menschheit eingedrückt ist, Kinder eines Vaters und Bürger einer Stadt Gottes sind. Und so halten wir in Einheit des Geistes und in herzlicher Bruderliebe die uns zusammenschlingende Kette fest und wirken, jeder an dem Platze, den ihm die Weisheit des unendlichen Allvaters angewiesen hat, mit vereinigten Kräften zu dem Großen Zwecke: Daß das menschliche Geschlecht Eine Bruderkette werde Teilend Wahrheit, Licht und Recht.“

Annexe 3

Der Freimaurer als solcher ist als Bürger ein Weltbürger, oder, genauer im Geiste unserer Weisen zu reden, ein Theopolit, ein Mitglied der allumfassenden Stadt Gottes, in welcher Sonnen und Welten nur einzelne Wohnungen und die zahllosen Klassen und Geschlechter aller mit Vernunft und Freiheit begabten Wesen nur ebenso viele einzelne Familien ausmachen, die durch ein ewig unwandelbares Grundgesetz in einem rein harmonischen Ganzen vereinigt sind. Bloß auf dieses erhabenste Verhältnis der Menschheit, welchem alle anderen untergeordnet sind, und wodurch unser gegenwärtiges Leben an ein höheres, künftiges angekettet wird, gründen sich die drei wesentlichen Kategorien der Freimaurerei: Freiheit, Gleichheit und Verbrüderung als die wahren Grundpfeiler unserer Gesellschaft, die eben dadurch die edelste und ehrwürdigste ist, die sich denken läßt; und niemand, der sich das nicht völlig klarzumachen vermag, rühme sich, den Schlüssel zu unserem Geheimnis gefunden zu haben !

Bibliographie

- Barruel, Augustin** – *Spartacus Weishaupt, fondateur des Illuminés de Bavière* – Editions du Prieuré. 1994
- Bergson, Henri**– *L'Energie spirituelle* – Editions Presses Universitaires de France. 2012
- Bourel, Dominique** – *Moses Mendelssohn et la Naissance du judaïsme moderne* – Gallimard. 2004
- Fichte, Johann Gottlieb** – *La Destination de l'Homme* – Folio poche. 1999
- Fichte, Johann Gottlieb** – *Revendication de la Liberté de penser* – Poche. 2003
- Fichte, Johann Gottlieb & Renaud Alain**– *Discours à la Nation allemande* – Imprimerie nationale France. 1992
- Friedenthal, Richard**, « *Goethe sein Leben und seine Zeit* », paru sous le titre « *Goethe, sa vie et son temps* » – Editions Fayard 1963
- Hegel, Wilhelm Friedrich Georg** – *Foi & savoir ; Kant, Fichte, Jacobi* – Bibliothèque des textes philosophiques. 2000
- Jacobi, Friedrich Heinrich** – *Lettres sur le nihilisme* – Ed. GF (poche) 2009
- Jacobi, Friedrich Heinrich** *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an Herrn M. Mendelssohn* Version complète. 1977. Amazon Kindle.
- Gaxotte, Pierre**– *Frédéric II* – Editions Fayard. 2013
- Goethe, Wolfgang**– *Faust* (traduction Gérard de Nerval) – Editions Libro Théâtre. 1999
- Goethe, Wolfgang**– *Le Serpent vert* – Ed. Dervy 2012
- Kant, Emmanuel & Jean-Michel Muglioni** – *Qu'est-ce que les Lumières* –Editions Mille et une Nuits. 2012
- Lessing, Gotthold Ephraïm** - *Nathan le Sage* (Poche Folio). 1997

Lessing, Gotthold Ephraïm - *Ernst et Falk, causerie pour francs-maçons* – Editions Dervy. 2011

Le Forestier, René - *Les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande 1913* – Editions Arche Milano. 1914

Poliakov, Léon - *Histoire de l'antisémitisme* (1. L'âge de la foi – tome 1) Ed. Calmann-Lévy. 1914

Wieland, Christoph– *Obéron* – Hoffenberg Verlag. 2014

Wieland, Christoph – *Histoire d'Agathon* – FB Editions. 2013

Weishaupt, Adam – *Discours philosophique sur les frayeurs de la mort* – Hachette. 2012